

REVUE BELGE  
DU  
SPIRITISME

N° 8.

AOUT

1878

HYMNE

HOMME, ESPRIT, ANGE

I.

Adieu, vallon, adieu, colline  
Qui borne l'horizon d'azur;  
Adieu ma maison qui domine  
Le lac d'argent au flot si pur.  
Adieu, vous tous qui sur la terre  
M'avez aimé. Minuit ! je meurs.  
Minuit: c'est mon heure dernière;  
Adieu ma mère, adieu mes sœurs!

II.

Salut, mes sœurs, salut, ma mère!  
Ne craignez rien; c'est moi, c'est moi!  
Tout ne meurt pas; dans l'atmosphère  
L'esprit se souvient... Je fus roi,  
Moine, savant, fillette blonde,  
Enfin votre frère et ton fils.  
Je m'en vais dans un autre monde;  
Tâchez de me rejoindre, amis.

III.

Adieu planète, ô triste terre,  
Pauvre globe aux pâles atours,  
Astre sanglant, sombre ossuaire,  
Adieu peut-être pour toujours.  
Je ne te maudis pas, je t'aime;  
Terre, j'ai progressé par toi,  
Et tu progresseras toi-même  
Soumise à la commune loi.

IV.

Salut Saturne, Éden immense,  
Salut Saturne aux anneaux d'or;  
Jusques à toi, la Providence  
M'a laissé prendre mon essor.  
Je vais recommencer à vivre,  
Mourir, naître, naître et mourir;  
Mais ici l'existence enivre  
Et la mort ne fait point souffrir.

V.

Adieu, Saturne aux beaux ombrages;  
Je te bénis, monde enchanteur;  
Heureux, je quitte tes rivages  
Et je monte, esprit protecteur.  
Je laisse, après bien des années,  
Tes parcs, ton ciel toujours serein;  
J'entrevois d'autres destinées  
Là-haut, là-haut, dans le lointain.

VI.

Salut, étoile étincelante,  
Soleil de notre tourbillon;  
Vers ta photosphère éclatante  
Je vole comme un papillon.  
Esprits-lumière, esprits des mondes,  
Saluts, frères, salut à tous,  
Je veux faire vibrer en ondes  
Les fluides dirigés par nous.

VII.

Adieu soleils, sphères magiques,  
Foyers de vie, astres d'amours;  
Dans vos nuages électriques  
Combien j'ai présidé de jours.  
Je vais au Grand, à l'Équitable,  
Où s'élaborent les destins;  
Je créerai, pensée immuable,  
Dont je n'étais qu'un des moyens.

VIII.

O salut temple de sciences,  
Séjour de splendeur, de bonté,  
Monde caché des Providences,  
Centre-Dieu de l'éternité.  
Salut à toi, Grande Assemblée  
Où tous confondus, réunis...  
L'ange entre seul et, désolée,  
Ma muse hélas ! sur le parvis  
Brise sa lyre :  
Ma voix expire,  
L'Ange entre seul au Paradis.

MANE

En adressant au bureau de la *Revue belge* ou à la librairie Pierry, 36, rue de la Cathédrale, 55 centimes en timbres-poste, on recevra franc de port l'hymne ci-dessus avec la musique de M. Alfred Gounin. Nous engageons nos frères à se procurer cet hymne, œuvre de deux de nos bons collaborateurs et spirités dévoués de France. Ils feront ainsi une bonne acquisition pour eux-mêmes et encourageront une œuvre spirite digne de leurs sympathies.

L. R.

## LE JOUG LÉGER

*Œuvre posthume du Dr Dupuis (Suite et fin).*

Les uns croient se décharger du fardeau en s'enfonçant de plus en plus dans la matière, en s'y adonnant corps et âme, et logiques avec leurs idées malsaines, ils vont souvent demander à ce qu'ils nomment le néant, l'oubli ! Hélas : nous savons combien, effrayant, épouvantable et terrible est ce réveil auquel ils ne s'attendent point ! Les autres vivant d'expédients, croient ainsi parcourir les différentes étapes de leur existence terrestre et à chaque calamité nouvelle, élaborent un plan qui doit leur apporter une compensation, mais qui n'est que la source d'une déception nouvelle et d'une aggravation de douleur. Ils font dans leur aveuglement supporter à leurs frères les afflictions et les misères qui les frappent. Pourquoi tout ce mal ? pourquoi toutes ces lamentations ? Pourquoi ces déceptions, ces réveils inattendus ? pourquoi cette hypocrisie et cette passion immodérée des jouissances matérielles ? Parce qu'aucun ne veut aller à la véritable source de consolation ; parce que la plupart renient celui qui veut les sauver, repoussant avec entêtement le remède à leurs maux ; parce que l'orgueil, entretenu dans le cerveau des hommes par les mauvais Esprits qu'ils appellent à eux en faisant le mal, empêche toute pensée généreuse, religieuse, de naître en leur esprit. Nous avons devant nos yeux toutes ces souffrances parce que nous ne nous dévouons pas assez à la propagande de la vérité ; parce que nous ne nous imposons aucun sacrifice pour la diffusion de la lumière. Nous subissons un état de choses sur lequel les premiers nous gémissions parce que nous ne répétons pas assez ces nobles et sublimes paroles : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Répétons, répétons toujours, annonçons sans cesse la morale chrétienne ! Que nos frères puissent, à force de douces instructions, et de paternelles observations, comprendre qu'ils ont tout intérêt à se décharger de leur fardeau si pesant, pour en prendre un plus léger ! Voilà notre mission et nous devons la mener à bonne fin. Semons, semons encore, il se trouvera assurément des grains qui germeront. Défrichons les terrains incultes : labourons ces champs où le soc de la charrue n'a jamais pénétré. Le labeur sera pénible au début, mais nous aurons le bonheur d'avoir agi selon les lois divines et de nous être préparé une récolte abondante pour notre vieillesse ; comme le laboureur intelligent qui dans les premières années de son existence ne recule point devant la fatigue afin de pouvoir goûter, lorsque ses membres alourdis refuseront le travail, les fruits savoureux des

arbres qu'il aura élevés. En ramenant nos frères égarés au Consolateur, nous aurons travaillé pour notre propre compte. Dieu voyant nos luttes, nos efforts, (quand bien même ils seraient le plus souvent infructueux, mais ils ne le sont jamais complètement,) aura pitié de nos âmes et il nous sera beaucoup pardonné. Chaque brebis égarée ramenée au bercail nous efface une faute. Souvenons-nous que Dieu aime tous ses enfants et que la vie d'un seul lui est plus agréable que les plus beaux dons, les plus belles prières.

Désaltérons-nous à la source de vie : amassons-nous des consolations afin de pouvoir en donner à tous ! Prenons le joug du Christ, et avec lui, portons-le avec humilité mais courage, abnégation et dévouement. Soyons fiers d'un semblable joug et soyons fidèles à la loi chrétienne ! Le Spiritisme, comme autrefois la parole de Jésus, doit rappeler aux incrédules qu'au-dessus d'eux se trouve l'immuable vérité : Dieu ! Non point le Dieu que les hommes ont inventé, mais le Dieu bon, le véritable Père de toutes les créatures humaines, celui qui fait pousser le brin d'herbe et donne la vie à l'insecte léger, mais aussi celui qui soulève les flots, dirige les mondes et préside à tous les phénomènes de la nature. Le Spiritisme vient remettre en mémoire aux hommes, les paroles du Christ, paroles que nous avons ou complètement oubliées, ou tellement changées qu'elles ne se comprennent plus ! Le Spiritisme ramène les brebis égarées du troupeau, indique aux affligés la source de consolation et aide ceux qui sont trop chargés à se débarrasser de leur pesant fardeau afin de prendre celui plus léger du Rédempteur. C'est assez dire ce que doivent être les spiritistes : des chrétiens purs et sincères ! Instruisons-nous dans notre doctrine et enseignons-la aux autres ; car elle montre le but sublime de l'épreuve humaine ! Dissipons avec un flambeau l'erreur des révoltes, des récriminations ! Supportons vaillamment notre fardeau et trouvons encore le moyen d'assister nos frères. A ce prix seul nous serons les bien-aimés du Seigneur. Consolons les affligés en les instruisant : élevons notre résignation au niveau de nos épreuves afin de leur donner l'exemple ! Pleurons sur les maux de nos frères, oui pleurons amèrement et gémissons avec eux, la douleur est noble, le Christ l'a sacrée au Jardin des Oliviers ; mais ayons l'espérance dans l'âme et faisons-la naître dans le cœur des malheureux, car nos guides spirituels viendront sécher nos larmes pour nous conduire à la joie, à la félicité, à Jésus, à Dieu !

Soyons infatigables au travail ; que le labeur de la veille ne ralentisse en aucune façon notre zèle, notre activité. Que la journée suivante nous trouve plus entreprenants ! Laboureurs pleins de courage, ne quittons la charrue que pour le repos strictement suffisant. Traçons toujours notre sillon et le Seigneur fera fruc-

tifier la semence que nous aurons jetée dans le champ. Si nous sommes altérés, retournons de temps en temps à la fontaine ! Buvois à longs traits de ce liquide pur et généreux. Conduisons nos frères avec nous à cette source d'eau vive. S'ils n'ont encore la force suffisante pour pouvoir y puiser, faisons-le pour eux et tendons-leur le vase afin qu'ils puissent boire. Voilà notre devoir ! voilà comme Jésus entend que nous pratiquions sa loi et que nous portions son joug. Aimons, oh ! oui, aimons toujours, l'amour fait vivre ! Courage donc et à l'œuvre, méritons d'être les bien-aimés de celui qui nous a ouvert la voie du salut ! Ranimons-nous mutuellement : pas de pusillanimité, ni de défaillance, mais de l'union, de l'abnégation, de la charité, du dévouement et surtout de l'amour même pour nos adversaires, plus encore pour eux que pour les nôtres ! Déployons franchement notre drapeau, que le christianisme soit le signe de ralliement de l'humanité en péril et disons avec la Samaritaine : « Seigneur, donnez-nous de cette eau afin que nous n'ayons plus soif. »

---

## LE CONCLAVE

Des hommes se sont réunis pour s'entendre sur la nomination d'un homme ; des scrutins ont eu lieu, puis tous se sont agenouillés devant le vainqueur de cette lutte électorale. Et cet homme, cet élu de l'heure présente, qu'une quarantaine de suffrages venaient de revêtir d'une pompeuse dignité, n'a pas dit à ces courtisans agenouillés devant sa nouvelle grandeur, ouvrage de leurs mains : « Relevez-vous ; il n'est passé que des hommes » sages se prosternent ainsi devant un homme. Que suis-je de plus » que je n'étais il y a un quart d'heure, alors qu'une partie d'entre » vous me repoussaient encore ? Ai-je donc acquis tout d'un coup » des mérites que je n'avais pas ? Quelle transformation subite » s'est donc faite dans toute ma personne ? Dieu me voit-il d'un » autre œil qu'il y a quelques minutes ? Les suffrages de votre » majorité ont-ils eu le pouvoir de modifier l'immuable ? Prenez- » vous Dieu pour un être faible qui modifie ses sentiments sur les » hommes selon la faveur dont ils jouissent ? Les votes de votre » majorité ont fait une idole et vous vous agenouillez devant elle, » c'est votre ouvrage que vous adorez en moi, ce qui n'est ni raisonnable ni chrétien. Vous dites que, dès ce moment, je suis le » représentant de Jésus-Christ sur la terre ; mais qui vous l'a dit ? » Vous-mêmes, vous seuls, vous vous l'êtes dit à vous-mêmes. Mais » si lui-même avait voulu manifester sa volonté à cet égard, ne l'aurait-il pas pu ! Sa voix est muette pour nous, et dans nos consciences s'agitent de graves questions et se remuent d'étranges » choses. Debout donc, mes frères, car il n'est pas de la dignité » humaine que des hommes se prosternent devant un homme ! »

Le pape nouvellement élu par le nombre ultra-restreint de « princes de l'Église » admis au conclave n'a pas tenu ce langage à ses adorateurs revêtus de la pourpre. S'il l'eut fait, il aurait évidemment passé pour un insensé aux yeux de ces aveugles-nés, comme Jésus lui-même aux yeux des pharisiens et même des membres de sa famille. Il serait en effet insensé de suivre aujourd'hui au Vatican les traces de Jésus ; ce qu'on veut de lui, c'est le pouvoir, c'est la domination usurpatrice des consciences de la catholicité ; ce qu'on exige de ces consciences, c'est une obéissance absolue à cet homme que moins d'un demi-cent de suffrages ont divinisé en le revêtissant de l'infaillibilité papale !

Y a-t-il là de la justice et de la logique ? C'est une question à laquelle chacun peut facilement répondre dans son for intérieur, pourvu que les préjugés n'y aient point fait une nuit trop profonde. Où est le droit ? où est la justice ? où est la légitimité dans ce conciliabule qui donne à un seul homme le pouvoir suprême sur l'universalité des consciences de la terre ? Ces choses qui doivent être partout le principe des relations d'hommes à hommes, le principe des relations chrétiennes, n'existent pas ici. Un édifice nouveau vient d'être construit, ou du moins une tour nouvelle vient d'être appuyée sur les tours anciennes qui caractérisent l'histoire de la papauté. Avant que le ciment de la nouvelle œuvre n'ait fait prise de manière à entraîner le tout dans sa chute, tâchons de pousser nos investigations dans cette tentative de domination religieuse universelle, qui ne sera peut-être pas la dernière.

Nous ne voulons pas nous occuper des hommes en eux-mêmes ; laissant de côté les personnalités qui peuvent plus ou moins bien faire dans le cercle d'attributions qui leur sont conférées, nous voulons rechercher sur quelles bases de justice repose ce pouvoir lui-même qui, pendant si longtemps, a courbé sous sa main de fer les plus fiers d'entre les potentats. Ce n'est pas là à coup sûr le joug léger de Jésus, de l'homme-divin qui a dit : « Aimez-vous comme je vous ai aimés », qui a dit aussi : « Il ne doit y avoir parmi vous ni premier ni dernier ; celui qui voudra être le premier devra se faire le serviteur de ses frères ». Or, le serviteur obéit et ne commande pas ; il s'incline devant les autres, les autres ne s'inclinent pas devant lui, et il ne suffit pas de se dire « le serviteur des serviteurs de Dieu » pour qu'on le soit en réalité. Donc le pouvoir papal exercé comme il l'a été, comme il l'est encore, est plus que tout autre pouvoir, contraire aux enseignements de Jésus. Toutes les traditions du monde n'y peuvent rien faire, lorsque ces traditions plongent leurs racines premières dans l'erreur et dans l'usurpation.

En fait d'usurpation sur la liberté des consciences, l'ancienneté, loin d'en consacrer les abus, ne les rend que plus odieux. Il serait

facile, l'histoire à la main, de montrer à quelles abominations a abouti l'institution néfaste qu'une élection récente vient d'affirmer de nouveau. Chacun, du reste, peut se renseigner à cet égard. Étaient-ils assistés du Saint-Esprit ceux qui peuvent dans l'histoire marcher de pair avec les despotes les plus cruels et les plus impies ? S'ils en étaient assistés, qu'est donc le Saint-Esprit ? S'ils n'en n'étaient pas assistés, qu'est donc la papauté ? Que devient cette intronisation somptueuse ? Que deviennent ces cérémonies où se déploie un luxe oriental fait pour éblouir les regards d'une foule dévoyée, nullement pour parler à son cœur, encore moins à sa raison ? Voyez-vous le successeur prétendu du pauvre pêcheur, chargé d'or et de pierreries, ceindre la triple couronne, emblème du gouvernement absolu du monde ? Voyez-vous cette triple couronne descendre censément du ciel, ce triple emblème de la compression, — trois compressions dans une : compression morale, compression religieuse, compression politique ; — la voyez-vous descendre du ciel sur la tête d'un homme, portée par les anges de la paix ? Quelle ressemblance entre celui qu'on a déclaré être le premier pape et qui jamais ne le fut, et la plupart de ceux qui ont été dits et se sont dits ses successeurs, surtout depuis les temps de splendeurs et de crimes qui ont scandalisé le monde ; quelle ressemblance y a-t-il entre Simon-Pierre et tant d'autres que nous ne voulons pas nommer ? Aucune à coup sûr, si ce n'est la ressemblance nécessaire qui existe entre tous les hommes, sages ou fous, croyants ou incroyants, savants ou ignorants, portés au bien ou portés au mal, agents véridiques de la Providence ou menteurs par intérêt et par état.

Pierre ne fut jamais pape puisque la papauté n'existait pas de son temps, puisque cette institution qui a aujourd'hui encore la prétention de s'imposer au monde entier, ne date que du septième siècle après Jésus-Christ ; il fut encore moins pape de Rome, car il n'entra jamais dans cette ville. Fut-il le chef suprême des adeptes de la doctrine nouvelle ? Non. Il fut le chef consenti d'une communauté de frères qui poussait le radicalisme à un degré qui tomberait bien certainement aujourd'hui sous les coups de foudre de ses prétendus successeurs. Homme faillible, il se trompa naturellement quelquefois, mais il était soutenu par un esprit complet de désintéressement et un dévouement sans bornes à la mémoire de Jésus et de sa doctrine.

Placé au sein d'une société non moins corrompue que la société actuelle, mais beaucoup plus barbare et sauvage, il prêcha la fraternité humaine et fit des essais de communauté pratique qui, dans les temps actuels, conduiraient inévitablement leurs auteurs devant la justice des hommes.

Jésus n'avait fondé aucune suprématie, il n'avait imposé aucune

forme d'adoration; toute prière se résumait pour lui et ses disciples à l'oraison dominicale, et s'il avait cru à la nécessité d'autres pratiques extérieures, il les aurait bien certainement enseignées et réglées lui-même. Or on sait qu'il n'en fit rien, et que le christianisme tel qu'il est pratiqué aujourd'hui dans l'Eglise, est un résumé de toutes les inventions humaines qui depuis ont vu le jour dans ce qu'on nomme improprement l'Eglise de Jésus-Christ, de toutes les résurrections d'anciennes idolâtries.

C'est le nom de Jésus qui couvre de son autorité, incontestée chez la plupart des peuples civilisés, nous ne dirons pas les fraudes, mais les inventions introduites une à une, depuis dix-huit siècles, dans la loi catholique. Les gens instruits et éclairés le savent, et la plupart d'entre eux gardent pour eux cette vérité qui cependant doit être connue, car aujourd'hui on ne se gêne pas pour représenter Jésus comme l'ennemi-né de tout progrès scientifique, de toute liberté. Cet état de choses ne saurait durer, car il tend inévitablement à détruire l'immense travail accompli sur la terre par l'Envoyé divin.

Les hommes de bonne foi et de bonne volonté qui comprennent au moins en partie l'importance de la mission divine de Jésus sur cette terre, remettent à force de lumière les choses sous leur véritable jour, à leur véritable place, en un mot ils « rétablissent toutes choses », chacun dans sa sphère, car c'est l'Esprit de vérité qui souffle sur eux.

L'obscurantisme, attaqué par la science, par la philosophie, par la politique des temps nouveaux, fait des chutes successives dont il se relève toujours en apparence plus puissant, plus dominateur, plus intolérant! Pourquoi? Parce qu'il se sert indûment du nom de Jésus. S'il tombe, c'est Jésus qui tombe; s'il triomphe, c'est Jésus qui triomphe; si on l'attaque, c'est Jésus qu'on attaque; si on le sert, c'est Jésus que l'on sert. Eh bien non! et il est temps de séparer ce qui n'a jamais été uni que dans l'imagination des hommes prévenus. L'occasion est bonne pour demander en vertu de quels droits on agit, pour revendiquer les droits de la conscience humaine que Jésus lui-même a proclamés.

Sans passion et avec toute la calme certitude que donne une vérité acquise, nous pouvons dire que l'acte consommé au Vatican ne repose sur aucun principe de droit divin, car il ne saurait y avoir de droit divin en dehors de la liberté de conscience, dont cet acte est la plus flagrante négation. Le seul commandement de Jésus est l'amour de Dieu et du prochain, et, ainsi qu'il a été dit, s'il avait cru à des formes indispensables, à la nécessité de cérémonies telles qu'on les pratique, il les aurait lui-même indiquées ou aurait donné à ses apôtres mission de les établir. Or ni lui ni eux n'ont fait ou dit des choses semblables; ce n'est donc pas sur la tradition apostolique que cet usage peut reposer. C'est un usage,

voilà tout, établi par des hommes dans le but de dominer les hommes.

Cet usage est consacré, non par la loi divine, mais par des considérations tout humaines de politique, puisque la plupart des membres du conclave ne reçoivent ce qu'on nomme le chapeau qu'à la suite d'une entente entre le pontife romain et les pouvoirs politiques, que ces mêmes pouvoirs politiques, dans un intérêt qui peut n'avoir rien de religieux, s'immiscent souvent dans les affaires du conclave. Pour appuyer notre thèse à savoir qu'il n'y a rien de divin dans tout cela, nous pourrions parler d'acquisitions de votes dans certaines élections papales du passé au moyen de tous les procédés de corruption connus, élections dans lesquelles un cardinal, le cardinal Sforza, prétendait à juste titre que le « Saint-Esprit » n'avait aucune part. Non, car c'était l'esprit de rapine, de cupidité, d'ambition qui présidait à tout.

Ces choses sont quelque peu connues aujourd'hui et la lumière se fera de plus en plus, car tout doit être rétabli, dans son véritable sens, et tous verront combien est fausse la tradition qui fait remonter aux apôtres cet instrument aujourd'hui disloqué d'oppression universelle. Nous croyons à la bonne foi des hommes jusqu'à preuve contraire, mais nous les adjurons d'ouvrir les yeux dans leur intérêt à tous. La charité universelle, sous quelque forme qu'elle se présente, peut sauver l'humanité entière, et par elle seule chacun de ses membres peut se montrer vrai disciple du Christ et continuateur des doctrines apostoliques.

---

## DES MÉDIUMS INTÉRESSÉS

(Suite.)

Le *Moniteur spirite* fait encore une réponse à mon article du mois dernier. Il s'écarte encore de la question en litige pour s'occuper de notre petite personnalité. Quant à la question en elle-même, il ne fait que répéter des assertions déjà réfutées. Dans des conditions semblables, je ne crois pas devoir éterniser la discussion. Ce ne sont pas les raisons qui m'ont été opposées qui, en conscience, pourraient rien changer à ma manière de voir sur les médiums intéressés.

CH. MARCQ.

Croyant avoir donné suffisamment de place à la polémique de nos amis, le Comité de lecture ferme dès à présent la discussion sur les médiums intéressés.

*Le Secrétaire de la Rédaction.*

---

## CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

INCONVÉNIENTS ET AVANTAGES D'UNE LANGUE UNIVERSELLE.

## I.

*Un mécontent. — Le dieu des Juifs redoutant un assaut. — Enseignement officiel de l'histoire sainte. — Jéhovah contredit par lui-même. — L'original et son image. — Deux hypothèses. — La langue-mère introuvable. — Horde fraternelle et destructive. — Naufragés à bord de la Terre.*

« Comment se fait-il, me disait un jour un athée, que votre Créateur, l'Ormuzd des uns et le Jéhovah des autres, ait laissé tout inachevé, tout incomplet ; dans quel but, par exemple, n'a-t-il pas donné dès le principe un même langage aux hommes ? J'admets encore qu'ils aient eu un langage commun dans les premiers siècles ; mais alors pour quels motifs cette Providence, cette entité de bonté et de savoir, a-t-elle permis l'accroissement du désordre et de la confusion au point qu'aujourd'hui, en pleine civilisation, chez les nations les plus avancées, mille patois divisent les grandes familles de peuples et entravent leurs rapports ? Vous voyez bien, ajoutait-il d'un air triomphant, que tout est le résultat des combinaisons du hasard, ou que la Providence ne sait point parfaire ce qu'elle ébauche. Hé quoi ! le langage des animaux s'est conservé intact, identique d'espèce à espèce, le chien ou le chat du Canada comprend les idées rudimentaires dont lui fait part son semblable d'Europe ou d'Asie, nous, humains, qui possédons une intelligence bien supérieure, nous qui sommes appelés par notre organisation à émettre non des cris ou des sons informes, mais des mots, des phrases variées qui peignent nos idées et nos besoins innombrables, nous enfin qui régnons par l'esprit, nous nous voyons frustrés d'une faveur accordée à la moindre bestiole ! »

« Tandis que le dernier des moineaux jouit depuis le commencement du monde des avantages d'une langue universelle, votre Providence, omettant d'apprendre aux hommes à s'exprimer d'une seule manière ou permettant l'adoption de nouveaux idiomes, a déposé par ce seul fait dans le sein de l'humanité le germe de la discorde, un levain inépuisable de haine, d'esprit de parti et de nationalité, une cause sans cesse renaissante de guerres, de massacres et de ruines ! Et vous voulez que je reconnaisse dans un pareil Dieu le principe du bien ? Mais je serais Paulicien plutôt, si je n'étais athée ! »

Il continua longtemps sur ce ton ; j'avoue que, jeune encore et ignorant le spiritisme, je restai interdit et mon adversaire, qui ne manquait ni d'esprit ni d'audace, m'écrasa sans peine.

Depuis j'ai souvent songé à ses « terribles » arguments et voici ce que je répondrais aujourd'hui en pareille circonstance.

Si l'on s'appuie sur la Bible, cette diatribe paraît fondée ; si l'on rejette au contraire l'autorité plus que suspecte des Écritures pour ne reconnaître que celles des anthropologistes, les raisonnements de mon furieux nihiliste se disloquent et s'écroulent faute de base. Je vais considérer la question sous ces deux aspects.

Dans le premier cas, je vois un Dieu de l'antiquité, nommé Jéhovah, jaloux et quinteux s'il en fut et qui, pour humilier l'orgueil des insensés qui construisaient la tour de Babel, « confondit leur langage, afin qu'ils ne s'entendissent point les uns avec les autres. » Ils cessèrent donc de bâtir et se dispersèrent sur toute la surface du globe.

En vérité, point n'était besoin de si grands miracles. En sa qualité de Dieu, Jéhovah devait savoir au moins que la tour ne s'élèverait jamais jusqu'au ciel et pour cause. Alors il n'avait qu'à laisser faire et les maçons, voyant bientôt l'inanité de leur tentative, auraient pris le parti de renoncer à leur beau projet, comme celui qui voulait boire l'Océan. Mais Jéhovah ne l'entendit pas ainsi ; après avoir donné un langage unique aux hommes, il détruisit son ouvrage et d'un seul coup créa quantité d'idiomes pour le seul plaisir de se *venger* d'une équipée ridicule qui ne pouvait avoir aucune suite. Passe encore, si les auteurs du méfait eussent dû seuls en subir les conséquences ; mais la vengeance s'appesantissait... non seulement sur leurs têtes mais sur celles de leurs enfants et de leur postérité.

Voilà la légende que l'on raconte, que dis-je... l'histoire que l'on ENSEIGNE aux enfants. Je ne m'étonne point qu'on fasse tant d'athées ; est-il quelque chose de plus révoltant, en effet, que ce principe biblique qui nous explique jusqu'à un certain point la vengeance incommensurable du bon Jéhovah contre les architectes de Babel et leurs descendants.

Exode (1). — Ch. XX. — 5 —..... Car je suis l'Eternel, ton Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants en la troisième et quatrième génération de ceux qui ne haïssent

Est-il encore quelque chose de plus extravagant que Jéhovah se contredisant lui-même dans le dernier livre du même auteur, Moïse :

Deutéronome. Ch. XXIV. — 16 — On ne fera point mourir les pères pour les enfants (2) ; on ne fera point mourir les enfants pour les pères ; mais on fera mourir chacun pour son péché.

---

(1) Voir aussi Deut : Ch. V, — 9.

(2) C'est Moïse qui rapporte les paroles textuelles de Jéhovah ; voir Deut : Ch. I, — 3 et 6.

Et plus loin, dans Ézéchiel :

Ch. XVIII — 1 — La parole de l'Éternel me fut encore adressée et il me dit :

20 — L'âme qui péchera sera celle qui mourra ; *le fils ne portera point l'iniquité du père* et le père ne portera point l'iniquité du fils ; la justice du juste sera sur lui *et la méchanceté du méchant sera sur lui.*

Et l'on dit qu'Hérodote radote !

Quoi de plus burlesque, enfin, que la situation de ce dieu Juif par excellence, qui fulmine contre tout ce qu'il a fait, qui massacre, ruine et épouvante et qui se plaint sans cesse de la malice, de la perversité et de la chute de l'homme, précisément le seul être de toute la création qu'il ait façonné à *son image* !

Mais ne nous occupons pas davantage de cette inepte mythologie qui fait la joie des liseurs de Bible.

L'histoire naturelle nous offre deux hypothèses .

Ou bien les hommes des différentes races, sans sortir cependant d'une souche commune, ont pris naissance dans la même région.

Ou bien ils ont été créés dans des régions assez éloignées les unes des autres et se sont dispersés ensuite en rayonnant de chaque centre à la circonférence.

J'avoue que la seconde supposition a toutes mes sympathies ; mais j'admettrai cependant que la première soit possible et que les hommes noirs, jaunes, blancs et rouges, peu nombreux d'abord, aient pu, dès l'origine et à leur berceau, s'entendre pour donner le même nom aux objets et fonder une langue mère unique. La destruction de cette langue par la formation de nouveaux idiomes était fatale ; car il aurait fallu, pour conserver le langage primitif, une organisation sociale qui ne pouvait exister aux débuts de l'humanité. On aurait donc tort, ici, de reprocher à la Providence une conséquence naturelle de la *sauvagerie* dont le spiritisme explique si bien la nécessité (1) sur les planètes nouvelles. C'était une CONSÉQUENCE, non une NÉGLIGENCE, et si les hommes avaient des reproches à adresser ce ne pouvait être qu'à eux-mêmes. Du reste ceux-ci s'éloignant peu à peu du berceau commun, ne se trouvaient-ils pas dans la même situation que plusieurs tambours qui battent une même marche, tant qu'ils restent ensemble, ils frappent en cadence et vont au pas ; à peine se sont-ils séparés, qu'ils ne conservent plus la même mesure et frappent à contre-temps l'un par rapport à l'autre. On se moquerait sans doute de ceux qui s'en prendraient au fabricant des

---

(1) Il faut bien, en effet, qu'il y ait des globes jeunes où viennent s'incarner des Esprits nouveaux, primitifs, qui dès le début ont *tourné* en sauvages au lieu de rester simples, ignorants, mais bons comme les populations de certains globes également ~~seules~~ **seules** mais qui ne reçoivent point d'être malicieux.

tambours. Or les premiers hommes n'étaient-ils pas libres de s'entendre sur les règles du langage et de les fixer définitivement avant de se séparer ? N'avons-nous pas notre *libre-arbitre*, même à nos premiers d'ébuts ? Les animaux au contraire n'ont point notre responsabilité ; leur libre-arbitre paraît, presque nul ; ils sont encore en tutelle de Providence ; ou instinctif, et ceci nous explique pourquoi leur langage, d'ailleurs très-borné, reste toujours identique et universel pour chaque espèce.

Considérons enfin l'hypothèse bien plus probable des centres de créations disséminées dans des régions diverses. Il est clair que de petites familles humaines, apparaissant sur plusieurs points de la planète, ne purent communiquer de longtemps entre elles et donnèrent nécessairement des noms divers aux mêmes objets. Si les faits se sont passés ainsi, les recherches auxquelles se livrent certains philologues pour retrouver les traces de la langue-mère resteront sans résultats et les travaux récents de plusieurs linguistes distingués qui semblent donner raison à l'hypothèse des berceaux multiples, ne doivent leur laisser que peu d'espoir.

Dans ce dernier cas, comme dans l'autre, nous ne pouvons pas accuser la Providence d'avoir négligé nos intérêts. Au contraire, les peuples à l'état sauvage n'ont que faire d'une langue unique. Dans l'hypothèse qui nous occupe, savoir celle des groupes isolés et créés à de grandes distances les uns des autres, la diversité des langues est encore un bienfait.

Voici pourquoi :

Les tribus primitives, vivant des produits naturels du sol (chasse, pêche, cueillette sans culture) n'ont aucun commerce à faire entre elles ; mais, par contre, elles ont le plus grand intérêt à se tenir éloignées, pour ne pas épuiser les pays les plus productifs, en s'y réunissant toutes. Ou bien il faut se séparer si l'on part d'un berceau commun, ou bien il faut rester dans ses quartiers respectifs si l'on a des berceaux divers. Telle est la règle que dicterait la seule prudence.

Or quel meilleur moyen d'éloigner ces sauvages et de les forcer à l'émigration pour peupler toute la terre, quel meilleur moyen, dis-je, que de diversifier les langues. La force des choses amène ce résultat et cette fatalité est précisément ce qu'il y a de mieux pour le but final ! Reportons-ous par exemple aux premiers âges de la terre et supposons que les Patagons parlent une langue américaine, commune à toutes les autres peuplades, le climat vers le nord étant préférable, la chasse plus abondante et pour tout autre motif, les Patagons ne tarderont pas à émigrer vers le Brésil. Les Araras, les Mundou-roucous, les Botocoudos et d'autres qui y fraternisent déjà, quoique de races diverses, verront encore des semblables dans les nouveaux venus à cause de la similitude du langage et les mêmes déplacements s'opérant par-

tout pour les mêmes raisons, dès l'origine du globe les pays giboyeux et fertiles regorgeront d'habitants au lieu que les autres contrées resteront absolument désertes. Les hommes, naturellement portés à l'apathie, ne quitteront cette partie du continent que le jour où ils reconnaîtront qu'elle est entièrement épuisée ; ils iront alors un peu plus loin, ainsi que des sauterelles qui ont dévoré une plantation, et comme il ne s'agit plus ici de quelques peuplades disséminées sur différents points, mais bien d'une énorme agglomération de chasseurs et de pêcheurs qui va toujours s'augmentant par la procréation, l'invasion des « sauvages fraternisant » remontera peu à peu vers le nord, et, sur toute la largeur de l'Amérique, fera pendant plusieurs siècles une véritable battue, en gaspillant son bien avec l'imprévoyance des peuples enfants.

Après avoir tout exterminé, tout consommé, tout saccagé, cette horde affamée viendra mourir de privations et s'exterminer elle-même sur la limite des glaces arctiques. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, les autres continents seront traités d'une façon identique et en moins de quelques milliers d'années, le globe dévasté, dépeuplé de ses animaux, portera des habitants faméliques, véritables naufragés sur un ponton sans vivres roulant dans l'immensité interplanétaire. L'humanité finirait donc ainsi brusquement sa carrière après avoir détruit systématiquement et le gibier et les animaux utiles dont elle était appelée à se servir pour l'agriculture ; l'humanité périrait dès sa première phase, (la chasse) sans pouvoir passer dans les phases suivantes (patriarcales, agricoles, etc.) enfin, les hommes ayant pullulé sans devenir industriels et se trouvant dès lors dénués de moyens d'existence, se livreraient une guerre épouvantable et ceux qui échapperaient à ce carnage général resteraient barbares et misérables sur la plus misérable des planètes.

Voilà le sort qui était réservé à l'humanité terrestre si, dès les premiers jours, la Providence lui eut donné une langue unique et inaltérable.

LECOMPTE

(La suite au prochain numéro.)

---

## LE NOMBRE DE LA BÊTE

« Cherchez et vous trouverez », il y aura tantôt dix-neuf siècles que ce conseil a été donné. Il était bon, car, depuis qu'il est quelque peu compris et suivi, le monde marche, la lumière se fait, les découvertes se succèdent et, par surcroît, bon nombre de trouvailles inattendues — ce qui n'est point tout-à-fait la même chose — viennent réjouir les chercheurs.

Par hasard ou autrement je viens de faire une de ces trouvailles. Elle vaut ce qu'elle vaut. En tous cas, elle est curieuse et je m'empresse d'en faire hommage aux collecteurs du *denier* de St-Pierre, n'ayant rien de mieux à leur offrir pour le moment.

Le Nouveau Testament, comme chacun sait, de même que l'Ancien, a été, de la première à la dernière ligne, écrit sous la dictée du Saint-Esprit, y compris les nombreuses contradictions et les quelques fortes étrangetés qu'il renferme (1). La main humaine n'y a participé que divinement conduite. Il est tout vérité et rien que vérité. En douter si peu que peu, ce serait courir gros risques, l'Eglise en ayant ainsi décidé jadis avant de se décharger sur le pape du fardeau de l'infaillibilité, trop lourd pour sa vieillesse apparemment.

Or, dans l'Apocalypse de St-Jean, déclaré canonique, c'est tout dire, voici ce qu'on lit au chapitre XIII, verset 18 :

« C'est ici qu'est la Sagesse. Que celui qui a de l'intelligence » compte le nombre de la Bête; car c'est le nombre d'un homme, » et son nombre est *six cent soixante-six*. »

Eh bien, quoi, dira-t-on ? Quoi ? mais alors il s'en suit que cette terrible bête que le vieillard de Pathmos vit s'élever de la terre sous figure de l'Agneau, mais parlant comme le Dragon (CH. XIII, v. 11), exerçant toute la puissance de la première bête et faisant se prosterner les peuples devant cette première bête (le Césarisme) (CH. XIII, v. 12), séduisant par des prodiges (*id est* miracles) ceux qui habitent la terre (CH. XIII, v. 13 et 14), il s'en suit que c'est... comment dire le mot tout court ? Heureusement la périphrase n'a pas été inventée pour rien.

Lorsque le pape pontife, il porte, brodé en lettres d'or, sur ses ornements sacerdotaux, son titre de délégué divin : VICARIVS FILII DEI — du moins ai-je ouï dire, sans avoir eu occasion de vérifier. Tout le monde n'a pas la chance d'aller à Rome.

Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est le titre par excellence qu'il s'attribue ; que de ce titre, il tire gloire, majesté, richesse, toute-puissance sur toute conscience et privilège d'ouvrir ou de fermer à son gré la porte du paradis ; qu'enfin ce titre l'élève à une incommensurable hauteur, quelque chose comme la distance du ciel à la terre, au-dessus du reste des mortels, même des anges à ce que certifient certains docteurs ès-sciences divines et humaines. Et ce titre, ce n'est pas moi, chétif, qui l'aurais dit, mais

---

(1) Étrangetés et contradictions qui n'infirmant en rien le fond même de la doctrine de Jésus et qui, pour quiconque *sait lire*, ne peuvent être attribuées qu'à l'ignorance et au zèle aveugle des scribes, quels qu'ils soient, qui nous ont transmis ses enseignements. L'Eglise romaine ne l'entend pas ainsi, oubliant que la lettre tue et ne s'apercevant même pas qu'elle est en train d'en mourir.

toi, c'est toi ! ô St-Jean ! ô apôtre ! ô prophète ! ce titre n'est autre que le nombre de la Bête !

Signez-vous, puis additionnez toutes les lettres numérales qu'il contient, ô stupeur ! vous aurez au total le mystérieux et formidable chiffre !!

V + I + C + I + V + I + L + I + I + D + I = D CLXVI.  
 5 + 1 + 100 + 1 + 5 + 1 + 50 + 1 + 1 + 500 + 1 = 666.

Ça y est, il n'y a pas à équivoquer, si l'arithmétique n'est pas une diabolique illusion.

Cette remarque a échappé à Newton dans ses commentaires sur l'Apocalypse. Il est vrai que, avant de les mettre au jour, il avait découvert la loi de la gravitation des mondes, ce qui l'absout suffisamment de cette faute d'inattention.

Au reste la voilà réparée et voilà nos évêques avertis, le pape aussi du même coup. M'est avis que Nos Seigneurs et pasteurs feront bien, pour sauvegarder la foi des fidèles, de défendre désormais la lecture de cet horrible verset, en attendant que notre Saint-Père infallible le déclare, par encyclique, une artificieuse, maléficiouse et pestilentielle interpolation glissée par Satan, sous le couvert du Saint-Esprit, dans un texte sacré, en vue de chiper quelques âmes de plus à notre mère la Sainte Eglise romaine — je n'ose ajouter catholique et apostolique, ces derniers points étant pour maintes raisons et de tous côtés fortement contestés.

T. TONOEPH.

---

## L'AMOUR.

Il y a deux sortes d'amour : L'amour passionnel et l'amour idéal ou immortel.

L'amour passionnel est celui qui s'attache aux trésors matériels, aux plantes, aux animaux, aux arts et métiers, en un mot, à tout ce qui se rattache aux sens. Dans cette dernière acception, au lieu d'être une vertu il devient parfois un vice qui détruit les plus nobles sentiments, et on peut l'appeler : Sensualisme !!

L'amour idéal veut le beau, le noble, le pur.

Il étend ses ailes sur toutes les souffrances ; il n'a pas de bornes. La pitié et la bienfaisance sont ses compagnes fidèles, et par ce fait, il est immortel. Rien ne peut arrêter ses élans ! L'âme se berce dans une douce aspiration ; elle se sent embrasée d'effluves divines et laisse sur son passage des parfums célestes qui entraînent même l'être le plus indifférent.

Ah ! qui peut, ici bas, comprendre la majesté de l'âme aimante, selon l'expression divine ?

L'amour idéal épure les sentiments et réchauffe les cœurs ; avec cette vertu, tous les maux spirituels se guérissent et elle transforme les peuples.

C'est la mère des prodiges, la sœur aînée de toutes les vertus. Sans l'amour, point de charité possible !

La charité est la mise en œuvre de l'amour du prochain ; celui qui aime le prochain sincèrement, aime aussi Dieu. Par l'amour nous goûtons les prémices des joies célestes, nous anticipons sur les siècles qui nous en séparent. Qui peut ne pas se laisser entraîner à ces enchantements, préludes d'ineffables délices.

Les soupirs de l'amour pur sont des chants sérâphiques qui confondent les aspirations humaines avec la volonté divine.

Laissons-nous guider par ses préceptes, et le bonheur terrestre ne sera plus une fiction, mais une réalité.

Livrons nos âmes à ses douces caresses, car l'amour c'est l'ange consolateur que Christ nous a apporté des mondes sidéraux, d'où il est venu s'incarner au sein de l'humanité terrienne.

L'amour donne la paix que le monde ne connaît point. Il opérera la fusion des êtres, lesquels, à leur tour, graveront vers ces régions célestes où l'amour devient la gloire. Aimons donc la création; aimons le prochain, parce que Dieu fait de l'amour la condition essentielle du salut; car lui, il aime le méchant et le bon impartialement.

Avec l'amour idéal, plus de guerre, plus de meurtre ni d'injustice; plus d'envie, de haine ni de vengeance; plus d'orgueil ni de sottise vanité; plus d'affamés ni de rongeurs; chacun aura son droit de l'avoir social; on s'aimera comme frères et sœurs d'une même famille.

La devise sera alors : Dieu, amour, et charité.

UN ADEPTE.

## DISCOURS DE M. LE BARON DU POTET

*Improvisé au Banquet du 144<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Mesmer, qui a eu lieu le 23 mai dernier.*

Mesdames et Messieurs,

« Je suis venu parmi vous en frère, porter un toast aux bienfaiteurs de l'humanité, au triomphe prochain de leurs œuvres, en général de leurs découvertes et du Magnétisme en particulier. — Le Magnétisme sans liberté ne peut rien !... Nous pouvons donc parler puisque nous sommes en république.

« Qu'est-ce donc que cette puissance que tout le monde veut connaître et dont chacun a peur, justement parcequ'il ne se l'explique pas ou ne veut pas se donner la peine de l'étudier. — C'est un rayon du génie humain, une parcelle de notre être que nous distrayons de nous-même pour en faire profiter celui qui en a besoin, celui qui souffre. — Le plus fort se doit au plus faible, c'est ce que nous faisons.

« Moi messieurs, qui ai tout vu ou presque tout, (je puis bien parler ainsi à mon âge) j'ai touché à l'infini... Eh bien ! je puis dire et vous affirmer que dans les sciences physiques nous connaissons presque tout; tandis que dans les sciences morales, nous sommes encore si peu avancés, si ignorants, que nous ne connaissons presque rien. Et nos savants osent se dire des savants !

« Nous sommes donc plus avancés qu'eux, puisque dans notre ignorance nous savons encore plus qu'eux ! nous devons donc être fiers de notre savoir, surtout lorsque l'on songe que nous pouvons tuer et guérir à notre gré, à notre volonté.

« Nous avons passé le temps où l'on brûlait Urbain Grandier et Jeanne d'Arc, Messieurs; où j'aurais été brûlé moi-même comme sorcier, comme magicien. Il ne tient plus qu'à vous de faire du

Magnétisme une science positive, car ce n'est pas une chose anodine, elle repose sur des données exactes, sur des bases fondamentales certaines, irrécusables. La Chimie, à sa naissance, n'était pas une science ; la Physique, l'Homœopathie non plus, et pourtant aujourd'hui elles occupent leur place et leur rang parmi les sciences reconnues officielles.

«Celui qui magnétise devient homme de bien ! C'est la morale mise en action, car il apprend à soulager ses frères et à les aimer. N'est ce point là le véritable sentiment de la solidarité et de l'amour de la grande famille, dont on parle tant sans jamais songer à en faire l'application et dont nous devons être tous animés. — Maintenant, que nous avons la liberté, nous allons dire et faire aux hommes ce que faisait Jésus. N'a-t-il pas dit : « Bienheureux seront ceux qui imposeront les mains aux malades et qui les guériront? »

«Le Magnétisme va bientôt gouverner le monde, je le sens, car il va reproduire ce que faisait le paganisme dans l'ancien temps. La plupart des savants, par esprit de parti, nous traitent de fripons, de charlatans et se rient de nous ; mais nous leur prouverons bientôt ce que nous sommes. Nous leur prouverons que le Magnétisme n'est pas un vain mot, que les phénomènes sont là, et que les faits sont incontestables. Nous pouvons parler ainsi, car nous sommes forts de nous-mêmes et nous n'avons pas peur de descendre dans l'arène pour répondre à leur défi, les convaincre et les confondre au besoin.»

Le vénérable orateur, s'animant de plus en plus, dit :

«La plupart de nos adversaires savent que le Magnétisme existe, cependant ils ne veulent pas le reconnaître. — Mais lorsqu'un jour il sera reconnu publiquement, savez-vous ce qui arrivera?. Eh bien, Messieurs, je vais vous le dire. — C'est que, pour ne pas être les derniers à s'en occuper, ils voudront avoir été les premiers et iront chercher pour preuve les quelques médecins qui sont avec nous aujourd'hui et que depuis longtemps ils ont mis à l'index en cherchant à les déconsidérer.

«Ici, j'ai un conseil à donner aux magnétiseurs, aux magnétistes et à tous les initiés : c'est d'observer tous les phénomènes de notre belle science, phénomènes merveilleux, puisqu'on peut aller jusqu'à paralyser et asphyxier un individu, le tailler et le rogner sans souffrances ; afin de prouver aux premiers qu'ils trompent le public par leurs fausses assertions et leurs déclarations mensongères.

« En vous parlant ainsi, Messieurs, je suis là dans mon rôle, puisque, depuis soixante ans, je représente le Magnétisme. Je connais ces gens-là, je les ai vus de près dans les hôpitaux, à l'académie et partout ; je les connais trop pour me laisser tromper et

surprendre par eux. Ils auront un jour un terrible compte à rendre à l'humanité et c'est à nous que la gloire en reviendra si le Magnétisme triomphe comme j'en ai la ferme conviction.»

L'orateur termine son discours, en conseillant aux incrédules, pour se convaincre de l'existence du Magnétisme, de la réalité de ses phénomènes et des faits énoncés, d'en faire l'essai sur des enfants au berceau, des personnes endormies, des animaux, des fleurs, etc. etc.

LOUIS AUFFINGER,

Secrétaire de M. le baron du Potet.

Paris, le 8 juillet 1878.

## PROPHÈTE ET ANTIPROPHÈTE

Monsieur le directeur de la *Revue Belge du Spiritisme*,

Votre correspondant de Tours est parti en guerre un peu comme une corneille qui abat les noix. Vous avez publié ses questions, vous publierez certainement ma réponse.

— « Je ne m'engage nullement, dit-il, à vous verser mille francs si je perds. » Je pense que c'est assez de sacrifier mon temps à des badinages plus ou moins difficiles ».

« *J'offre mille francs de récompense* » à qui parviendra à ne pas lire dans *Les Lettres du grand Prophète*, publiées en 1870, cinq choses accomplies à la mort de Victor-Emmanuel en 1878. Ce n'est pas un pari; seul, j'expose mon argent. Quel temps faut-il sacrifier et quelles difficultés y a-t-il à surmonter pour voir si l'on peut ou non réclamer les mille francs ?

Au point de vue de la vérité de la prophétie et de la force de mes interprétations, il y a là quelque chose de plus décisif que l'interprétation d'un quatrain déjà accompli; et cela ne permet pas à votre correspondant d'écrire : « Si vous » me « tombez », je ne m'engage pas à croire en Nostradamus. Je reconnaitrai » que vous avez interprété plus habilement que moi le rébus proposé et ce sera » tout ».

J'avais dit « clairement » à ce sujet, que j'ai mis en 1862 dans ma *Réédition des Centuries* des chiffres au-dessus des quatrains sur le présent et l'avenir pour désigner les personnes que j'y voyais. Votre correspondant écrit : « Vous » engagerez-vous à me donner votre appréciation touchant certains numéros » où vous voyez une clef de la prophétie et que jusqu'à présent je ne considère » que comme des numéros d'ordre des quatrains ? »

J'ai offert au *National* seul cinq cents francs pour le cas où il trouverait un autre sens historique au quatrain que j'interprète de Talleyrand en 1814. (*sic!*) Si j'avais fait cette offre au public, j'aurais vu des milliers de personnes me dire par la voie des journaux comme le fait votre correspondant : « En quelles » mains seront déposés les mille francs proposés... Vous me donnerez un temps » suffisant (?) pour faire les recherches ».

Mille francs à déposer à l'avance par tête !!!

Depuis je vous ai écrit — votre correspondant l'ignorait quand il m'a posé ses « conditions » — : « Donnez à vos lecteurs le quatrain sur Talleyrand

« avec mon interprétation, en leur disant qu'ils gagneront les cinq cents francs » promis s'ils parviennent à trouver un autre sens historique à ces quatre vers ».

C'est donc à vous, Monsieur, de vous exécuter tout d'abord. Votre correspondant, sachant après au juste sur quel terrain je le place, verra quelles conditions il doit me faire.

Le texte du quatrain est celui des éditions de 1566, 1639, 1697. « *Un instant de raison* » m'a fait trouver le sens que je lui donne parce que les recherches étaient fort limitées par l'auteur. Il aurait été absurde de chercher l'accomplissement d'un quatrain prophétique dans le temps qui a précédé la prédiction. Il me fallait chercher « *un fait de guerre accompli en Bourgogne, à l'époque d'un Sénat, par un sénateur qui s'était fait PRÊTRE parce qu'il était devenu boiteux. Ce sénateur prêtre boiteux avait dû faire savoir aux ennemis le moyen de renverser le foudre de guerre.* » Je le répète, un instant de raison n'a suffi pour trouver le sens de ce quatrain, ainsi que de bien d'autres alors accomplis.

Votre correspondant demande s'il peut chercher l'accomplissement de la prophétie à une époque antérieure au prophète. Je lui répond fort sérieusement qu'il peut remonter jusqu'au déluge et même par delà. Il verra — ainsi que le déclare Nostradamus — que le quatrain en question n'a bien qu' « un seul sens et unique intelligence ».

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur, et de me dire

Votre très-humble serviteur,

H. TORNÉ.

Non, monsieur, je n'ai point posé mes questions à la légère ; je n'en suis pas à ma première campagne, non plus que vous à votre premier almanach. J'avais parfaitement compris la teneur de votre prospectus ; mais je voulais vous amener à *préciser* davantage votre fameuse promesse de « mille francs de récompense ». Or, vous expliquez clairement aujourd'hui que vous tenez cette somme à la disposition de ceux qui ne *parviendront pas* à lire telles et telles choses que vous avez fait imprimer en 1870. Il est fort heureux pour vous, monsieur l'abbé, que je ne sois pas aveugle ; car je remplirais peut-être ainsi les conditions.

Ce que je voulais vous faire avouer publiquement, c'est que vous promettez mille francs à celui qui ne pourra pas lire vos affirmations dans les « Lettres » de 1870, autrement dit à celui qui prouvera que certaines phrases consignées en 1870 dans ce livre n'ont pas été imprimées cette année-là. Et vous nous écrivez sérieusement que vous exposez votre argent. C'est une plaisanterie. On pourrait ainsi sans aucun risque promettre plusieurs millions et quelques centimes à celui qui *parviendrait à ne pas lire* le n° 6 dans la *Revue belge* du mois de juin, que contient votre prospectus.

Maintenant admettons que les quatre ou cinq événements que vous avez « prédits » en 1870 se soient accomplis en 1878. Il n'en reste pas moins acquis pour tout le monde que vos prophéties, en dépit du soin que vous y apportez, sont parfois bien malencon-

treuses ; il vous arrive de vous tromper, monsieur, ce que je vous ai forcé encore à dire (n° 6, page 185, ligne 2 de *la Revue*). Quelle confiance voulez-vous donc qu'on mette dans vos prédictions après « la gorge coupée de Victor-Emmanuel et l'arrivée d'Henri V à Avignon quand Pie IX vient d'expirer » ? Ces déboires et bien d'autres choses que l'on trouverait sans doute en se donnant la peine de fouiller vos œuvres, jettent un froid considérable dans l'esprit de vos lecteurs qui ne peuvent guère, après de pareilles bévues, compter sur l'infaillibilité de Nostradamus ou sur « la force de vos interprétations » inspirées « par un instant de raison. »

Parlons aussi des cinq cents francs destinés aux chercheurs laborieux qui pourront mettre un autre sens historique sur le quatrain de Talleyrand. Ce n'est pas une si grosse plaisanterie que celle des 1000 francs ; mais je ne suis pas assez naïf pour donner dans ce panneau. Qu'arriverait-il, en effet, même en supposant que je veuille bien vous accepter pour juge touchant une question où vous êtes directement en cause, ou bien en admettant qu'il soit possible (ce que, si vous le voulez, je vous laisse croire) de réunir des arbitres compétents en cette affaire et possédant la confiance des deux parties ? Je traduirais ledit quatrain et j'y verrais par exemple un personnage X. Aussitôt vous me feriez remarquer que X, dont vous parlez aussi dans vos interprétations, correspond au numéro *b* que vous avez placé sur tel et tel quatrain ; je serais forcément amené à retraduire ces quatrains pour trouver d'autres personnages que X. Les quatrains détournés du sens que vous leur aviez donné et ne correspondant plus aux personnages désignés par vos numéros arbitraires, je me verrais dans l'obligation de numéroter aussi de proche en proche et d'une nouvelle façon toutes les Centuries ; comme cela ne peut se faire qu'en reclassant les œuvres de Nostradamus, pour prouver que mon personnage X est au quatrain de Talleyrand, il faudrait que je traduise tout d'une manière nouvelle. On en viendrait à bout ; mais je ne crois pas, monsieur l'abbé, que vous eussiez jamais entrepris ce travail, s'il n'avait dû vous rapporter que 500 francs.

Enfin, en rejetant même la question des numéros, je soupçonne fort cependant que vous ne risquez pas grand chose. De tous les quatrains ou récits de Nostradamus, celui dit de Talleyrand, est peut-être le *seul* qu'il soit assez difficile d'interpréter autrement (je ne dis pas impossible et pour cause). Mais le hasard a voulu que sur plusieurs centaines de mauvais vers, ceux-ci ne pussent guère s'adapter qu'à cette vilaine figure historique. Il n'en est pas moins vrai que la plupart des quatrains se prêtent à diverses traductions témoins « Chef de Fossan... » et plusieurs autres sur lesquels j'ai fait cette expérience.

Je crois, monsieur, que nos débats pourront se terminer ici ; aussi bien, sans espoir de nous convaincre réciproquement, nous les prolongerions sans peine indéfiniment, en y mettant un peu de bon vouloir. Je ne doute point de la conviction profonde où vous êtes que l'on peut bénéficier des Centuries de Nostradamus. Tout ce que j'ai voulu prouver, c'est que :

1° Il vous arrive de vous tromper, ce qui rend vos prophéties très-aléatoires et leur ôte leur utilité.

2° La promesse de 1000 fr. n'en est pas une, puisqu'il s'agit pour le postulant de prouver que ce qui fut imprimé en 1870 ne peut plus être lu (prenez garde pourtant aux Quinze-vingts).

3° La promesse de 500 fr. vous laisse dans une grande sécurité, parce qu'il n'y a *que des simples qui puissent vous prendre pour juge dans ce cas* et parce que vous avez choisi le seul quatrain peut-être qui se prête peu à diverses combinaisons.

Quant à vous forcer d'avouer que Nostradamus n'est point un prophète, ne vous méprenez pas, monsieur ; je n'ai jamais eu cette prétention ; maïstant que vous ne me fournirez pas d'autres preuves de sa « lucidité » que les quelques interprétations qu'on vous doit et qui ne s'accordent pas toujours avec les événements, je resterai absolument sceptique. Croyez bien, monsieur l'abbé, que je ne vous damne pas éternellement parce que vous ne pensez point comme moi. Je tiens en trop haute estime le premier des droits de l'homme, la liberté de conscience, imprescriptible propriété que certaines sectes n'ont pas toujours respectée.

ALEXIS MEN.

---

## LE PEUPLE INCONNU

CONTE.

Ceci n'est qu'un conte fait à plaisir, mais un conte qui peut s'être déjà réalisé bien des fois pour des personnes isolées qui prétendaient suivre la voix de la raison.

La raison est une ligne droite. Mais si vous prenez d'abord une mauvaise direction, la ligne droite vous conduit à un mauvais but. Il faut donc chercher un juste point de départ. On reconnaît que ce point de départ est bon, quand, poursuivant le raisonnement, on arrive à une fin louable et vraie. C'est ce que nous allons faire pour la doctrine matérialiste. Nous verrons ainsi si les rationalistes sont aussi rationnels qu'ils veulent bien l'affirmer. Puissions-nous, par cette fable, ouvrir les yeux à quelques hommes qui courent à leur perte par la défectuosité du système qu'ils suivent.

Il y avait, il y a bien longtemps de cela, au milieu de l'Allemagne, un petit État séparé des autres par des frontières naturelles difficiles à franchir. De sorte que ce peuple était comme isolé et ne subissait point l'influence de ses voisins. Par la suite des temps et le peu d'importance de cet État, son nom même s'est perdu ; aussi appellerons-nous ses habitants les *Inconnus*.

Les Inconnus étaient bien doués physiquement et surtout moralement. Ils

étaient sérieux, intelligents, pénétrants et d'une constance dans leurs résolutions que l'on ne retrouve plus de nos jours. C'était là surtout leur caractère distinctif.

Ce peuple vivait heureux. Il jouissait d'une liberté très-grande, ce qu'on ne rencontrait nulle part de ce temps-là. Il se gouvernait lui-même, et tous les pouvoirs naissaient de la nation. Avec leur caractère résolu et constant, les Inconnus n'étaient pas exposés à la misère ; ils n'avaient jamais besoin de leurs voisins, tellement leur industrie et leur activité étaient grandes.

De plus, leur gravité naturelle les empêchait de dépenser leurs ressources et leur temps à des plaisirs ou à des futilités, et le luxe vain leur était étranger.

On pourrait croire que les Inconnus étaient un peuple modèle. Cependant il n'en était pas tout-à-fait ainsi. Leur intelligence était très-développée, mais leur sensibilité morale ne l'était pas autant. Toutefois ils avaient un frein naturel dans leur peu de vanité et la religion venait en mettre un plus puissant.

Il s'était transmis de père en fils une douce croyance en une vie future, croyance trop peu prouvée pour des hommes aussi intelligents, et aussi passablement absurde en beaucoup de ses points. Mais en somme, comme elle ne faisait point de mal, personne ne s'en servait pour exploiter son prochain, et qu'au contraire, elle unissait les membres des familles et les citoyens entre eux, on ne pouvait pas trop s'en plaindre.

Ce peuple vivait donc content : personne ne manquait du nécessaire et la religion du pays maintenait entre les hommes la fraternité et le respect. L'idée d'un Dieu qui punit les méchants et récompense les bons, prédominait encore dans les esprits et retenait chacun dans les limites du devoir et de la justice.

Un jour, il arriva de l'étranger un philosophe bien singulier. Il n'affectait aucune fierté et il avait une mise très-simple, ce qui le fit bien venir des Inconnus. Ce philosophe parcourut tout le pays pour instruire le peuple. Les auditeurs se pressaient dans d'immenses salles, toujours trop petites, pour entendre sa parole. L'Étranger ne recueillait pas beaucoup d'acclamations, car il prêchait un peuple d'une imagination froide ; mais il voyait bien que ses raisonnements étaient fort goûtés. Il avait la parole facile, les idées coulaient de source. Une chose le faisait surtout estimer des Inconnus : il ne voulait pas sortir du champ pratique et visible, il prétendait ne donner dans aucun travers nuageux. Il disait qu'il ne faut admettre que ce que l'on voit et croire difficilement à ce qui ne nous est pas démontré par nos organes ; se défier surtout des systèmes idéalistes. En un mot, ce philosophe était un sceptique. Il niait l'existence de Dieu et celle de l'âme, de sorte que, quand nous mourons, tout meurt avec nous.

« Pourquoi, répétait-il partout, irions-nous croire à ces rêves inventés par  
» des imaginations peureuses et exaltées, quand ils ne le sont pas, comme je l'ai  
» vu dans d'autres pays, par des fripons ? Avons-nous donc besoin de tout cela  
» pour vivre, et quel intérêt nous pousse à être membre d'une religion ? Nous  
» perdons notre temps et notre argent sans en devenir plus heureux. Un peuple  
» religieux est un peuple enfant, parce qu'il a besoin de fables et de hochets.  
» Le peuple viril rejette toutes ces inutilités et ne s'occupe plus que de ce qui  
» est raisonnable, en un mot de son intérêt. — Tout ce qui est inutile est nuisible. Or, dites-moi, je vous prie, à quoi sert une religion ou une croyance  
» religieuse ? Que met-elle dans votre caisse ? Et la bonté, la bienveillance ou  
» la fraternité ne peuvent-elles exister sans une religion ? Poser la question  
» c'est la résoudre.

» Encore si Dieu et l'âme pouvaient se voir par les yeux du corps ou être constatés par des instruments scientifiques. Mais jamais personne n'a vu une âme, jamais aucun instrument n'a remué au contact de Dieu, jamais aucune lunette n'a pu nous découvrir la vie future.

» Bien mieux, des expériences prouvent que l'homme n'a pas d'âme comme on l'entend de nos jours. Son âme, c'est son cerveau, sa substance cérébrale, ou son sang, toutes choses qui sont parties intégrantes du corps, qui meurent avec lui, qui se dissolvent, qui s'anéantissent dans le grand Tout. Aucun médecin n'a jamais pu constater le départ d'une âme de l'enveloppe corporelle qui lui appartenait. Et cependant, si l'âme existe, elle doit être quelque chose ! Le corps d'un homme, pesé quelques instants avant sa mort, n'avait pas un grain de moins quand il avait *rendu l'âme*.

» A mon avis, et j'espère que vous le partagerez, car tout peuple intelligent doit se rallier à ma manière de voir comme la plus rationnelle en même temps que la plus prudente, l'âme n'existe pas, je viens de vous le prouver ; la vie future n'existe pas non plus pour deux bonnes raisons ; la première, que rien ne nous autorise à croire qu'il y ait une autre vie que celle-ci ; la deuxième, que l'intelligence de l'homme périssant avec son corps ne peut plus être après celui-ci. Il n'y a pas davantage de Dieu puisque je ne l'aperçois pas, que je ne vois son action nulle part, et que tout a pu se faire seul. Nous voyons encore incessamment sous nos yeux la nature se perpétuer par ses seules forces. Il y aurait même un Dieu, que nous ne devons pas le craindre. Son action ne s'étend pas sur nous pendant que nous sommes vivants ; ce sont les hommes, les événements et le hasard qui nous gouvernent, et aucune autre puissance. Et puisque notre âme ne survit pas à notre corps, ce serait folie de craindre les jugements de ce Dieu après notre mort. »

Voilà, en substance, ce que prêchait l'Etranger dans le pays des Inconnus.

Il parcourut ainsi toutes les villes et même les villages, avec d'autant plus de plaisir que ses leçons portaient des fruits. On commençait à désertier les temples et la prière perdait de son empire sur les esprits.

Les discours du philosophe furent publiés et les femmes elles-mêmes les étudiaient et les méditaient. Il se forma une vaste société pour la diffusion des discours imprimés du MAITRE. On fit des éditions immenses et innombrables. Ces discours étaient réunis en un fort volume qui avait pour titre : *Règles sûres pour conduire et développer la raison de l'homme à son plus grand avantage*.

L'Etranger fut estimé de son vivant, mais après sa mort l'admiration et la vénération publiques augmentèrent beaucoup et un jour de l'année fut choisi pour célébrer sa fête. Enfin les Inconnus étaient on ne peut plus satisfaits d'avoir reçu les leçons de ce *grand homme*, et ils ne doutaient nullement qu'elles ne dusent donner les meilleurs fruits lorsqu'elles seraient rigoureusement suivies, ce qui ne pouvait manquer d'arriver.

Peu à peu les Inconnus se défirent de tout culte, de toute croyance, de toute invocation. Ils s'inspirèrent de plus en plus des pensées du philosophe et, avec leur caractère résolu, ils arrivèrent à des conséquences que celui-ci n'avait nullement prévues.

Un grand principe ressortissait partout des discours de l'Etranger, principe non avoué, mais qui n'en dominait pas moins tout le reste : c'est le bien matériel de l'individu, autrement dit l'égoïsme. Du moment qu'il n'y a pas de jus-

tice supérieure et maîtresse de l'homme, celui-ci est isolé dans la vie, aucun lien ne le rattache plus à ses semblables et il lutte pour son intérêt qui est rarement compatible avec les leurs. *Rationnellement* (remarquez bien que je ne dis pas moralement, la morale n'ayant que faire dans un pays où il n'y a pas de Dieu), *rationnellement*, chacun doit chercher son intérêt, son plaisir, ses jouissances, même au détriment des autres hommes. S'il ne le fait pas, *c'est un sot*. Voilà la doctrine que devaient désormais professer en actions les Inconnus. Ils ne pouvaient en arriver à ce point qu'au fur et à mesure que les croyances disparaissaient.

Les premiers effets de ce matérialisme ne tardèrent pas à se faire sentir. Les juges eurent un grand surcroît de besogne. Des Inconnus se ressouvinrent qu'ils avaient des droits à telles propriétés, qu'il leur revenait de l'argent de tel autre côté, qu'on les avait volés et spoliés dans certaines circonstances, du moins ils le croyaient. Ils s'étaient abstenus jusqu'alors de revendications, en vue de conserver la bonne entente entre voisins ou de ne pas faire de la peine à d'anciens amis. Mais ils reconnurent que ce serait folie d'y regarder de si près, du moment que ces biens pourraient les aider à vivre plus commodément. Du reste n'était-ce pas leurs droits ?

On vit des fonctionnaires publics qui avaient jusqu'alors rempli leurs devoirs de citoyens d'une façon désintéressée, réclamer un paiement d'autant plus grand qu'ils se savaient plus nécessaires. Des députés et des ministres habiles qui avaient gouverné jusque-là pour le bien de la nation, trouvèrent logique de ne plus se donner de peines sans rétribution. Beaucoup d'entre ceux qui possédaient de grandes richesses quittèrent les soucis du gouvernement pour les délices du *far niente*. Ils furent remplacés par de moins habiles aux affaires, mais, en revanche, plus intéressés. Pour ceux qui s'étonneraient que les premiers ne fussent pas restés au pouvoir par orgueil ou par vanité, je répéterai que les Inconnus ignoraient ces défauts. Ils en avaient un autre : il leur manquait le sentiment moral, ils possédaient une conscience faible. Rien ne pouvait donc les arrêter sur la pente où ils glissaient.

Le même courant d'idées était admis partout dans le pays. La première période du matérialisme fut que les Inconnus s'occupèrent beaucoup plus de leurs droits que de leurs devoirs.

Mais ce peuple ne devait pas en rester là. Le mouvement était donné, quelle puissance viendrait y mettre obstacle désormais ? Dans certaines intelligences la limite du droit n'est pas bien tranchée et peut être facilement dépassée. Et puis on commençait à ne plus voir le reste du monde qu'au point de vue de sa petite personne. D'abord on avait fait des procès pour des droits réels ; mais où des magistrats désintéressés et perspicaces ne pouvaient pas toujours voir clairement de quel côté la justice se trouvait, à plus forte raison les particuliers devaient-ils encore moins le savoir ; et si une voix secrète s'élevait parfois pour dire aux Inconnus : « Vous commettez une injustice », ils l'étouffaient par un raisonnement tel que celui-ci : « Qu'est-ce que la justice et où se trouve-t-elle maintenant ? N'est-ce pas au plus adroit, et celui qui voudrait être juste » ne commettrait-il pas une folie ? Et puis, si je le veux ainsi, qui viendra » m'arrêter ou me punir ? Personne, car le hasard régit la nature entière. »

Ainsi donc le raisonnement, l'exemple et la passion du bien-être, inné chez tout homme, se réunissaient pour pousser cette nation à sa perte. Le prétendu philosophe l'avait lancée dans un abîme insondable.

Les juges se vendirent à ceux qui leur offraient le plus d'argent ; les ministres donnèrent les emplois publics à leurs créatures, les députés votèrent des lois de parti qui leur assuraient, ainsi qu'à leurs familles, de grands privilèges ; ils écrasèrent le peuple sous le poids d'impôts excessifs. Celui-ci fit des tentatives de révolte ; mais il se trouva des traîtres qui vendirent leurs frères pour de l'argent et les livrèrent aux grands. Les grands, maîtres de la force publique, firent de terribles *exemples* pour l'intimidation du peuple. Ah ! si les opprimés n'avaient pas été atteints de cette désolante philosophie, ils seraient restés plus vertueux et plus forts et ils auraient eu raison de leurs maîtres. Mais ce peuple était déjà profondément désuni, gangrené, affaibli par la maladie commune.

Peu à peu le goût du travail se perdit, les vols devinrent très-fréquents, les assassinats se multiplièrent. Les arrêts et les lois les plus sévères n'y firent rien. Et bientôt la pauvreté devint générale.

Ce fut là le second degré où mena le matérialisme de l'Étranger.

Cependant la maladie prit des symptômes encore plus effrayants.

La désunion était déjà entre les riches et les pauvres, entre les citoyens, entre les parents et les amis, mais jusqu'alors la famille, premier fondement de toute société, était restée forte. Si le riche oppressait, c'était pour lui et les siens ; si le pauvre dérobaît, c'était aussi pour sa femme et ses enfants. Jusqu'à ce lien, le plus saint de tous, devait être rompu par le vice qui allait croissant. On ne pouvait pas dire que c'était la philosophie de l'Étranger qui le voulait ainsi, car l'étude était dédaignée et ce peuple s'abrutissait tous les jours davantage, mais c'en était une conséquence certaine pour des hommes d'un caractère tel que celui des Inconnus.

On vit d'abord le père désertier le foyer conjugal et passer ses nuits avec d'infâmes courtisanes, donnant ainsi l'exemple de la débauche à ses fils et à ses filles. La corruption envahit tous les rangs de la société et il n'y eut plus que prostitution. C'était une horrible communauté, les enfants même se flétrissaient dès leurs jeunes ans, l'amour maternel, cet instinct si puissant, se perdait et n'avait plus la force de protéger ces êtres faibles.

La misère avait profondément ravagé ce peuple, la corruption des mœurs le détruisit. Les rares rejetons qui survécurent, faibles, débiles, retournés presque à l'état sauvage, sans avoir ni courage ni vigueur, furent asservis par un peuple voisin. Dans le pays des Inconnus tout était ruines, il ne restait plus guère debout que la statue du philosophe étranger qui planait sur cette désolation.

CH. MARCO.

---

## NÉCROLOGIE

---

Le vendredi 5 juillet, ont eu lieu à Seraing, au milieu d'une affluence considérable, les funérailles civiles de M<sup>lle</sup> Marie-Catherine-Antoinette Engel, fille de notre dévoué frère et collaborateur M. P. Engel, laquelle, après une longue et pénible maladie, est courageusement rentrée dans l'erraticité le 3 de ce même mois. Vers la fin de son épreuve, les prêtres catholiques se sont présentés à son lit de souffrance, mais notre sœur leur a fermement

et victorieusement démontré qu'ayant vécu dans la foi spirite, elle ne pouvait recourir à leur ministère et les a engagés à ne plus se représenter. Qui peut ne pas admirer les effets d'une conviction aussi sincère, chez une jeune personne de cet âge et déplorer que tant d'hommes ne sachent pas imiter cet exemple, reniant à leurs derniers moments les croyances qu'ils affirmaient hautement pendant qu'ils avaient la pleine jouissance de toutes leurs facultés physiques ?

Mais, nous le savons, les coupables sont le plus souvent les parents et les amis du moribond dont l'esprit ayant perdu son énergie ne peut plus résister aux prières et aux instances de ses proches.

Notre frère Quérrens qui devait faire le discours a été empêché de se rendre à la cérémonie et il s'était fait représenter par M. Bodson qui a fait les prières à la levée du corps, le discours au cimetière, au milieu d'un recueillement qu'on n'espérait pas de la population cosmopolite de Seraing. Un seul petit incident a fait tache, c'est l'attitude provocatrice d'un vicaire de Lize, lequel a traversé, en souriant narquoisement, le cortège sans daigner se découvrir devant le cercueil. Les assistants, par leur maintien digne, lui ont fait sentir toute l'inconvenance d'une pareille conduite.

KARL.

Nous reproduisons ci-après le discours, de M. Quérrens, prononcé sur la tombe :

MESSIEURS,

Quoique je n'aie pas connu personnellement M<sup>lle</sup> Antoinette Engel, permettez-moi de venir, en présence de sa dépouille terrestre, adresser à son âme immortelle un dernier et sympathique adieu. Pendant une longue et pénible maladie la patience la plus inaltérable n'a cessé de la soutenir, l'espérance la plus vive n'a cessé de la consoler. Où donc, Messieurs, cette jeune fille à peine entrée dans ce qu'on est convenu d'appeler l'adolescence, puisait-elle ces consolations et cette force qui abandonnent si souvent des personnes plus âgées et plus instruites aux yeux du vulgaire ? Dans la douce croyance à une autre vie, non seulement spirituelle, mais encore corporelle, en d'autres termes, dans la réincarnation, ce dogme si ancien, et pourtant si peu connu, pressenti par Socrate et tant d'autres philosophes de l'antiquité. Dans ce dogme qui seul nous donne la certitude de la bonté et de la justice de Dieu, alors même que nous sommes courbés sous la main du malheur ou de la maladie. Le lieu ni le moment n'est choisi pour vous en dire plus long à ce sujet ; laissez-moi seulement, Messieurs, souhaiter à chacun de nous une fin aussi édifiante que celle de cette chère enfant trop tôt ravie à ses parents désolés. Ce n'est pas sur elle, que nos larmes doivent couler aujourd'hui, ce n'est pas elle que nous plaindrons, car au moment où je parle, cette chère âme dégagée de sa prison charnelle, plane autour de nous tout heureuse de se sentir libre, de se sentir vivre de la vraie vie, car, comme l'a dit le grand et immortel Victor Hugo, la mort est la porte de la vie.

Oh ! certes en ce moment tu ne regrettes plus rien de ce triste monde où, comme la chenille, nous trainons une existence malheureuse et éphémère en attendant la délivrance et l'avancement promis à ceux qui ont rempli ici-bas la mission pour laquelle Dieu les avait désignés. Tu regardes en pitié ce triste et chétif vêtement que tu viens de laisser

et qui a été pour toi le creuset épuratoire où ton esprit a laissé une partie des imperfections que tu avais apportées en naissant.

Si quelque chose peut troubler aujourd'hui, chère enfant, la joie que tu dois ressentir en te sachant délivrée des liens de la matière, c'est le chagrin involontaire de tes parents et de tes amis. Mais eux aussi, ils ont la Foi pour flambeau et pour guide; ils savent que tu ne les as pas quittés, que chaque jour, à toute heure, tu serais encore auprès d'eux, les consolant et les aimant comme autrefois. Ils savent que ta parole se fera encore entendre à leurs oreilles et soutenus par cette espérance, ils supporteront avec calme et résignation la nouvelle épreuve que le Seigneur leur a envoyée, la jugeant nécessaire à leur avancement moral et à leur bonheur spirituel. Avant donc que la terre ne recouvre ce vêtement usé que tu viens de quitter, reçois, chère sœur, les adieux de tes parents et de tes amis, reçois les souhaits qu'ils font pour ton bonheur à venir et viens parfois parmi eux les conseiller et les instruire. Considère combien ce corps périssable est chose peu regrettable, puisque seul il te tenait emprisonnée sur cette triste planète tandis que maintenant, tu planes, avec la rapidité de la pensée, parmi ces milliards de mondes qui chantent un hymne de reconnaissance et célèbrent la puissance du Créateur.

Ce n'est donc pas à toi que s'adresse cet adieu suprême, c'est à cet amas de matières qui bientôt va rentrer en poussière et d'où ta chère âme s'est envolée pour aller reprendre dans l'espace la vie spirituelle et la tâche qu'il plaira au Dieu de toute bonté de te confier.

Adieu donc, dépouille mortelle de celle qui fut sur cette terre le modèle des enfants et la joie de ses parents. Adieu, jusqu'au jour où, à notre tour, le Seigneur nous dira : Bon serviteur, ta tâche sur la terre est achevée, reviens vers moi, te reposer dans mon sein afin que de nouveau, je puisse t'envoyer remplir une sainte mission parmi les enfants des hommes.

### **M. Xavier Mouls. — M. Mouls est mort.**

Les lecteurs de la *Revue* ne sont pas sans connaître cette personnalité courageuse et héroïque. Il est mort le 5 juillet à Chappelle-lez-Herlaimont où il s'était rendu espérant rétablir sa santé gravement atteinte. Mais la phthisie, cruelle maladie, l'a emporté encore à la fleur de l'âge. On dit que c'est par une trop grande pratique du magnétisme, nous ne savons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion. S'il en est ainsi, on peut dire que M. Mouls est mort pour l'humanité souffrante.

Avant le Concile de 1870, qui a tant agité l'Église catholique, M. Mouls était chanoine à Bordeaux. Il a conservé ce titre jusqu'à sa mort, et on ne l'appelait pas autrement que le chanoine Mouls. Quand l'homme du Vatican a voulu se faire Dieu, ce qui restait de prêtres ayant une conscience libre ne voulurent plus rester sous l'autorité de leur chef orgueilleux. M. Mouls fut de ce nombre, et il a brûlé ce qu'il avait adoré. Quand on lui demandait comment il avait pu entrer dans les ordres, il répondait : « J'ai été élevé sur les genoux d'une mère » bonne et tendre, mais très-dévoté; depuis le premier âge, on façonna » mon esprit au cérémonial de l'Église. L'espoir de ma mère était de me » voir enfant puis ministre du Seigneur. J'étais placé au milieu de toutes » influences qui me poussaient dans un même sens et auxquelles il » m'était même impossible de résister en pensée, car on a dit avec raison » que le cerveau de l'enfant est une pâte molle qu'on façonne comme on » veut. Plus tard des doutes me vinrent, puis la lumière se fit dans mon

«esprit et je n'attendis plus qu'une occasion ; l'incroyable orgueil du «pape me la donna ».

Il quitta donc une vie heureuse, pleine d'attraits et de considération, refusa un évêché (celui d'Alger, je crois) pour embrasser une vie de luttes, de pauvreté et de déboires de toutes sortes. Mais dans ces conditions différentes, M. Mouls est resté honnête homme. Il n'a fait honte ni à sa soutane ni à son habit civil. Il n'a pas laissé croire, comme beaucoup d'autres prêtres, qu'il quittait l'Eglise pour se marier. Sa mémoire restera pure malgré les diatribes dont il a été l'objet.

A sa sortie des ordres, il aurait pu mener encore une existence tranquille et paisible dans quelque emploi, mais c'était un homme énergique et qui ne connaissait que le devoir. Il préféra lutter avec le colosse catholique. Il pouvait dire :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours,

il dévoila toutes les turpitudes, toutes les impostures, tous les crimes de l'Eglise pour en éloigner les hommes comme d'un danger permanent.

D'abord il résolut d'élever autel contre autel, convaincu qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Il voulut donc établir un nouveau culte et un nouveau clergé compatibles avec les progrès de la civilisation. Mais dès le commencement il reconnut que c'est de nos jours un travail inutile et que toutes les religions positives courent à leur ruine, que leur temps est fini.

Il parcourut presque toutes les villes de Belgique en donnant des conférences pour répandre ses idées. Nous avons eu bien souvent le plaisir de l'entendre à Liège, à Chênée et à Seraing. Il avait toujours un auditoire nombreux et choisi. Ses pensées étaient marquées au coin du plus grand bon sens. On retenait toujours quelque chose de ses conférences et l'on sortait avec des idées plus nettes et plus claires sur la religion et la philosophie. Sa parole était attrayante et pleine d'images élégantes. Il avait un petit accent bordelais qui donnait un certain charme à sa parole. Il était grand et d'une prestance noble et avait des yeux vifs expressifs.

Comme écrivain, sans vouloir le placer parmi les célébrités il n'était pas sans talent. Il a fait plusieurs ouvrages importants qui ont eu l'honneur de plusieurs éditions. Citons de lui *Les Mystères d'un Evêché*, *Les Mystères du Confessionnal*, *La papesse Jeanne*, *Les Mystères de la Papauté*, etc. Il a collaboré à l'ouvrage intitulé : *Le Maudit*, dont la réputation est immense et méritée.

Nous avons dit que M. Mouls abandonna l'idée de faire une nouvelle religion. Cependant il ne pensait pas que l'homme peut se passer de toute culture religieuse ; il n'admettait pas l'insouciance ou le matérialisme de tant de personnes de nos jours. Mais il était convaincu qu'on doit désormais chercher la religion dans la science et la philosophie. Le monde rejette la foi aveugle et désire un appui solide pour sa raison.

Or la science religieuse réside dans le magnétisme et le spiritisme. C'est dans ces deux nouvelles branches des connaissances humaines que M. Mouls a cherché et a trouvé, pouvons-nous dire, la vérité sur Dieu et la vie future. Dans les dernières années de sa vie il s'est occupé constamment de l'étude de ces deux sciences. Il a surtout pratiqué le magnétisme qui lui donnait le moyen de soulager tant de souffrances. Il a publié un ouvrage long et curieux sur cette matière, *Le Mesmérisme* ; il a fait aussi un petit livre à l'usage du peuple, *La Clef d'or du Magnétiseur*. Il a répandu largement le magnétisme. Il avait créé à Jumet-Gohyssart un Athénée Mesmérien où il donnait des conférences et enseignait la pratique.

M. Mouls croyait au Spiritisme et le pratiquait aussi. Il n'a pas caché sa conviction. Voici, entre autres choses, une lettre qu'il a publiée dans son journal : *La Rénovation religieuse* :

Mon cher Monsieur Jadot de Roulers,

Vous désirez connaître ma pensée sur le Spiritisme qui a pour base fondamentale, la pluralité des existences, et pour devise : Charité, Liberté, progrès ?

La voici toute entière et sans détour. Le Spiritisme bien compris est la plus consolante, la plus admirable des doctrines philosophiques. C'est celle des plus grands philosophes, des plus grands poètes anciens et modernes.

De tous les temps et de tous les pays, le Spiritisme n'a de nouveau que son nom. Il compte aujourd'hui par millions ses adeptes sur tous les continents. L'avenir est à lui. C'est que, par le raisonnement et par des faits incontestables, il résout les plus gros problèmes, sur Dieu et sur l'âme humaine, problèmes de notre origine et de notre destinée, du temps et de l'éternité.

Selon le Spiritisme, Dieu est réellement le meilleur des pères. Il ne punit personne : mais l'homme se punit lui-même, quand il abuse de sa liberté pour faire le mal. Il souffre alors parce que l'équilibre moral est rompu, comme il souffre d'une blessure dans son corps, parce que l'équilibre physique est rompu. Le fameux *doigt de Dieu* se traduit simplement par une question d'équilibre.

Les imperfections et les maux de ce monde ne sont que la conséquence de la planète imparfaite que nous habitons. Nous sommes imparfaits comme elle.

Famille de Frères, nous voyageons tous vers l'idéal de la perfection. Après des épreuves plus ou moins longues selon l'us ou l'abus de notre liberté, nous serons tous finalement aussi heureux que notre nature le comporte. Salut et bonheur universels ! Voilà le spiritisme. Quoi de plus consolant et de plus progressif !

Les vrais spirites sont tous des libéraux et des champions de la cause du progrès religieux, moral et social. Le clergé ultramontain ne l'ignore pas : aussi leur fait-il une guerre à mort.

Mais comment se fait-il que des feuilles libérales s'unissent aux feuilles cléricales pour combattre le Spiritisme ? C'est qu'on n'a pas étudié sa belle doctrine qui n'est, après tout, que celle de Socrate, de Platon et des grands philosophes. N'ayant jamais lu les œuvres d'Allan Kardec, on se permet de juger le Spiritisme d'après certaines observances d'adeptes trop zélés, trop amateurs de la pratique et pas assez de la théorie. On a vu des séances de manifestations auxquelles on n'a rien compris parce qu'on n'avait pas assez étudié

pour les comprendre et l'on se retire en haussant les épaules, et l'on écrit contre le Spiritisme qu'on livre au ridicule, sans prendre garde qu'il est plus facile de manier l'arme de l'ironie que celle du raisonnement : que les plaisanteries ne sont pas des réponses et que le Spiritisme ne doit pas être responsable des abus dont il est l'objet. Agresseurs, étudiez donc la question avant de la traiter. Et vous, spirites imprudents qui ne devriez admettre à vos séances que ceux qui ont lu au préalable les œuvres d'Allan Kardec, permettez-moi de vous dire qu'il ne faut pas donner aux enfants la nourriture des forts ; qu'un ennemi vaut mieux qu'un maladroit ami. Surtout pas de zèle.

Libéraux de toute nuance qui faites la guerre aux spirites, sachez que vous attaquez vos propres frères en libéralisme, que ces frères en général sont mille fois plus que vous avancés dans la voie du progrès. Je vous mets au défi de ne pas tenir notre langage quand vous aurez comme nous étudié la question.

CONRAD.

Voilà donc l'homme que nous venons de perdre. Tous les vrais amis du progrès et particulièrement les magnétistes et les spirites le regretteront et le béniront. Ce fut un homme d'action et de dévouement pour la défense de vérités et l'on en rencontre trop peu. Ce fut un martyr de la liberté de conscience et des grandes sciences qui régénéreront le monde. Il a souffert sur la terre, mais maintenant, rentré dans la patrie spirituelle, il trouve la récompense du juste.

CH. MARCQ.

---

### Correspondance.

Liège, le 20 juillet 1878.

Monsieur l'Editeur,

Dans le compte-rendu que vous faites de la fondation du *Cercle le Progrès*, je dois vous signaler et vous prier de rectifier une petite inexactitude. En effet, si je suis rédacteur de *la Revue*, c'est uniquement pour la partie magnétique. Je vous serais bien obligé de vouloir publier ces lignes qui vous épargneraient ainsi un article rectificatif.

Agrérez, Monsieur l'Editeur, mes cordiales et fraternelles salutations,

M. L. HENRION.

---

### VARIÉTÉS

**La vie de Voltaire.** — M. de Pompery en écrivant ce livre a fait la réponse la plus péremptoire aux diatribes cléricales contre l'homme dont la vie toute entière fut consacrée au triomphe du Juste et du Vrai.

M. de Pompery accompagne Voltaire dans toutes ses pérégrinations à l'étranger et nous initie à sa vie intime, dont les actes auraient été plus que suffisants pour donner aux cléricaux le droit de canoniser une douzaine de saints.

C'est de main de maître qu'il le peint, non-seulement avec l'ampleur qui convient à cette grande figure, mais encore avec la délicatesse de touche qui fait ressortir les moindres détails de ce caractère si éminemment français, si noble et si généreux.

En parcourant ces pages touchantes on ne peut se défendre d'une grande sympathie, aussi bien pour l'auteur que pour le héros.

Contre les calomnies de la secte des Éteignoirs, les faits authentiques s'opposent et s'entassent sous la plume victorieuse de M. de Pompery qui, sans se départir d'une forme courtoise, réunit dans son livre, comme dans un arsenal, une collection d'armes solides capables de réduire à néant tous les mensonges employés par la mauvaise foi du « parti pris » contre Tous Ceux qui font la lumière !

Il faut lire tant d'anecdotes charmantes où l'âme de Voltaire révèle non-seulement une bonté touchante, mais aussi une verve intarissable. Alors seulement on connaîtra à fond ce puissant Génie qui fit faire un si grand pas à l'humanité dans le chemin du Progrès et de la Logique !!

Jésus avait dit : « Toute la loi et les prophètes sont dans ces mots : »

« Aimez-vous les uns les autres ! »

Voltaire a pratiqué toute sa vie cette religion, lorsque les prétendus successeurs du Jeune Maître n'y ont trouvé que le moyen de persécuter l'espèce humaine par l'inquisition et la superstition. Grâce à Voltaire nous avons un critérium pour connaître la valeur de ces éducateurs funestes qui ont causé la déchéance de toutes les nations assez imprévoyantes pour les prendre au sérieux.

(Les États-Unis d'Europe.)

R. G.

**Cercle Mesmer.** — Dans sa séance expérimentale du 20 juillet, le Cercle Mesmer a admis en qualité de membre correspondant: M. Lhopiteau Auguste, Secrétaire du *Cercle électro-magnétique de Paris, etc.*, présenté par M. Léon Bia.

Il y a peu de jours, dit *El Buen Sentido*, un ecclésiastique nous disait : « Je ne puis plus douter de l'existence des communications entre les Esprits et les hommes. Depuis que ma mère est morte elle m'a visité plusieurs fois et m'a chaque fois entretenu longuement. Étant bien éveillé et hors de mon lit, j'ai entendu sa voix avec autant de clarté que j'entends celle des vivants : si l'on doutait de la réalité de ce fait il faudrait alors douter de tout ».

#### **Nous lisons dans la *Revista de Estudios psicologicos de Barcelone* :**

« Rappelez-vous, spirités, que s'il est absurde de rejeter systématiquement tous les phénomènes d'outré tombe, il n'est pas prudent non plus de les accepter tous aveuglément. Quand un phénomène de tangibilité, d'apparition, de visibilité, ou d'apport se manifeste spontanément et d'une manière instantanée, acceptez-le; mais je ne me lasserai pas de vous le répéter: n'acceptez rien aveuglément, que chaque fait soit soumis à un examen minutieux, profond et sévère; parce que, croyez-le bien, le Spiritisme, si riche en phénomènes sublimes et grandioses, n'a rien à gagner à ces petites manifestations que d'habiles prestidigitateurs peuvent imiter.

» Je sais bien que vous allez me dire que ces phénomènes sont utiles pour convaincre les incrédules; mais sachez que si nous n'avions pas eu d'autres moyens de conviction, nous n'aurions pas la centième partie des spirités que nous avons. Parler au cœur: tel est le moyen de faire de véritables et durables conversions. Si vous croyez utile pour certaines personnes d'agir par les phénomènes matériels, présentez-les leur au moins avec des circonstances telles qu'ils ne puissent donner lieu à aucune fausse interprétation, et, surtout ne sortez pas des conditions normales de ces faits; car les faits présentés dans de mauvaises conditions, peuvent fournir des armes aux incrédules au lieu de les convaincre ».

Le curé de Santa Coloma de Grazanet a refusé la sépulture au cadavre d'une femme qui avait commis le crime affreux de se marier civilement et de résister aux admonestations de ce prêtre.

Cette façon d'exercer les œuvres de miséricorde nous remet en mémoire, dit *Et Tatter*, un fait qui est arrivé depuis peu dans la capitale de cette province.

Un marchand de pianos, de Valence, M. Lavinà arrive malade à Murcie et se rend au restaurant du *Commerce*. Un médecin, consulté en toute hâte, déclare la maladie mortelle ; après cette déclaration le malheureux patient se vit menacé d'être mis à la porte du restaurant ; mais M. Franceslius, qui n'appartient pas à l'Eglise romaine et qui est aussi ardent spirite qu'homme d'honneur, offre alors son lit au malade et le soigne avec la plus grande sollicitude jusqu'au moment de sa mort. Bien plus : sachant que son hôte est catholique, il lui rappelle qu'il a à remplir ses devoirs spirituels et lui fait recevoir les derniers sacrements.

Eh bien ! lequel est le véritable chrétien ? Qui aura apporté à la miséricorde divine l'offrande la plus méritoire ? le curé de Santa Coloma de Grazanet ou le spirite D. Carlos Franceslius ?

Peut-être nous dira-t-on que, par ce parallèle, nous blessons le sentiment religieux. Eh ! que nous importe ? Que les sectaires fanatiques de l'ultramontanisme poursuivent leur œuvre d'intolérance ; nous aussi nous continuerons à combattre leurs procédés pharisaïques et à exalter ceux qui portent dans le cœur les divines maximes de charité et de tolérance évangéliques.

Nous apprenons avec la plus vive satisfaction qu'il vient de se fonder à Liège, une Fédération des spirites de la province.

Le but de cette Société est la propagation de la doctrine par tous les moyens possibles : Écoles, séances religieuses, conférences privées et publiques, bibliothèques, etc.

A la réunion préliminaire, qui a eu lieu le 28 Juillet dernier à l'Hôtel des Arts, le règlement a été lu, discuté, adopté et la Commission élue pour trois mois.

Cette Commission ne peut être réélue qu'après un intervalle de trois mois. — Nous publierons prochainement les statuts.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Nous avons reçu de M. J. G. Plate, d'Arnhem. « *La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme.* »

Travailleur infatigable, M. Plate, vient, enfin, de doter les Spirites hollandais d'un livre qui les mettra à même de continuer et d'approfondir l'étude de la Doctrine Spirite. ◊

Nos lecteurs savent, sans doute que M. Plate, a, de même, traduit : *Le Livre des Esprits, le Livre des Médioms, l'Évangile selon le Spiritisme, le Ciel et l'Enfer*, etc. La Genèse était donc indispensable pour compléter en cette langue, les œuvres d'Allan Kardec.

---